AIDE À LA PRÉDICATION
Dimanche 20 avril 2025- PÂQUES
Jn 20, 11-18

Jean-Mathieu Thallinger
Consistoire de Riquewihr

11 Cependant Marie se tenait dehors près du sépulcre, et pleurait. Comme elle pleurait, elle se baissa pour regarder dans le sépulcre ; 12 et elle vit deux anges vêtus de blanc, assis à la place où avait été couché le corps de Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds. 13 Ils lui dirent: Femme, pourquoi pleures-tu ? Elle leur répondit: Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. 14 En disant cela, elle se retourna, et elle vit Jésus debout ; mais elle ne savait pas que c'était Jésus. 15 Jésus lui dit: Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit: Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et je le prendrai. 16 Jésus lui dit: Marie ! Elle se retourna, et lui dit en hébreu: Rabbouni ! c'est-à-dire, Maître ! 17 Jésus lui dit: Ne me touche pas ; car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais va trouver mes frères, et dis-leur que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. 18 Marie de Magdala alla annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur, et qu'il lui avait dit ces choses.

Croire en la résurrection

Madame Schlenderlin (son nom a été créé par IA) à 80 ans bien passés, dont autant de fidélité à sa paroisse et aux cultes. A la sortie de celui de Pâques, il y a une vingtaine d'années, elle me dit : *"monsieur le pasteur, vous savez moi la résurrection, je n'y crois pas, je crois plutôt qu'après la mort on se réincarne*".

Elle me fit entrer dans un abîme de perplexité. J'ai eu une pensée émue pour tous mes prédécesseurs qui, en long, en large, en travers, de manière piétiste, orthodoxe, fondamentaliste ou libérale, ont prêché, année après année, la résurrection comme cœur de la foi chrétienne. Et je lui sais gré, car grâce à elle, j'ai été délivré des quelques illusions que je pouvais avoir quant au fait que ce que je croyais formuler pouvait être reçu autrement que je l'imaginais, ni accueilli comme je l'espérais. Que la parole de Dieu passait malgré moi. Elle m'a libéré.

Mercredi dernier j'ai rencontré Eden (son prénom est authentique, il ne s'invente pas), jeune théologienne de 8 ans qui sera baptisée au mois de mai. Au début de l'entretien avec sa famille, son père lui a demandé "est-ce que tu crois en Dieu ?". Eden a pris un temps de réflexion, puis, a répondu : "je crois… à 50% !!!", avec un grand sourire.

Marie, une femme probablement trentenaire, issue du village de Magdala, près de Tibériade, était une proche de Jésus. Elle subventionnait son ministère et faisait partie du groupe des disciples (Luc 8, 1-3). Elle avait entendu Jésus annoncer *"Voici, nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux chefs des prêtres et aux scribes. Ils le condamneront à mort, le livreront aux païens pour qu'ils se moquent de lui, le flagellent et le crucifient ; le troisième jour, il ressuscitera."*
Et pourtant, emprisonnée dans sa douleur, lorsque Jésus se présenta devant elle dans le jardin du mont Golgotha, elle ne le reconnut pas. Si même Marie, si proche de Jésus, une des rares à avoir été au bénéfice de la présence directe du ressuscité ne pouvait pas y croire ; comment nous le pourrions-nous ? Si même voir ne suffisait pas pour croire ?
Régulièrement à Pâques, des instituts de sondage interrogent les chrétiens sur leur croyance en la résurrection. Ce n'est guère plus de 15% de l'ensemble de ceux qui se reconnaissent chrétiens qui disent y croire, une trentaine parmi les plus pratiquants, et plutôt moins chez les protestants.

Elle nous embête cette histoire de résurrection. Autant les miracles, pourquoi pas, mais la résurrection c'est trop gros, ça ne passe pas.

Normalement, rationnellement, le récit de Jean aurait dû s'arrêter sur les derniers mots du chapitre 19 (42) : *"Comme le tombeau était proche, c'est là qu'ils déposèrent Jésus".*
C'est ainsi que toute existence s'achève.
Si l'évangile s'était terminé ainsi, que resterait-il de Jésus aujourd'hui ? Probablement rien ou peu de choses : quelques maximes de sa sagesse particulière seraient parvenues jusqu'à nous ; quelques historiens pourraient évoquer la trace d'un rabbin qui brilla comme un feu de paille et ayant mal terminé. Au mieux, Jésus se serait hissé au niveau de Socrate, se laissant condamner comme lui par la raison d'État et le sectarisme religieux. Le « jésudaïsme" serait devenu un courant de pensée philosophique parmi d'autres.

Mais l'évangile de Jean se prolonge par les chapitres 20 et 21.
C'est précisément parce que la mise au tombeau n'est pas le dernier mot, que ce récit va devenir un « Évangile », c'est-à-dire une bonne nouvelle, qui va parler plus profondément aux êtres humains qu'un simple écrit de sagesse. Il va devenir source de « salut pour ceux qui croient » et une parole qui vient toucher les humains au plus intime, là où se jouent leurs espérances et leurs blessures. Ce récit est devenu « source de salut pour ceux qui croient ».

À partir de Jean 20, nous entrons dans le domaine de la foi. Sans Jean 20 et 21, comme le disait Paul : "si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine, et votre foi aussi est vaine".
Les disciples n'étaient pas vraiment croyants avant la résurrection, ils étaient fascinés, subjugués, épatés, ils pressentaient chez cet homme quelque chose de Dieu, mais ce n'était pas la foi. Celle-ci aura besoin de l'impossible devenu possible, de la raison accueillant le déraisonnable pour advenir.

Des sages, il y en a et il y a en a eu dans l'histoire. De grands hommes et femmes, nous en connaissons. Des philosophes, des leaders politiques, des plombiers, des ingénieurs, des pasteurs, des éducateurs, des soignants, des boulangers… tant de grands personnages que nous admirons.

Mais oublions tout cela, et tous ceux-là. Jésus ne fut pas un sage, un maître, un leader, un génie de plus parmi d'autres.

Avec la Bible nous ne sommes pas dans le registre de l'admiration.
Parce que toutes ces personnes mises en lumière l'ont été par notre choix. Mais Jésus, il ne se choisit pas. La foi dans le Christ n'est pas une élection du personnage le plus épatant qui correspondrait à mes goûts, mes convictions, mes ressentis.
C'est pourquoi je crois en la résurrection. Je ne dis pas qu'elle ait été un événement matériel, je ne peux pas dire comment elle a été possible. Elle résiste à ma raison et c'est pourquoi j'y crois, parce qu'elle est le lieu où je suis dispensé de la démonstration, de l'explication et du choix. Et cela me suffit.
Je n'ai à la prouver à personne, je ne peux l'expliquer à qui que ce soit, mais elle fonde ma foi.

La foi est comme le mystère, selon une définition parfois attribuée à Pascal : *"le mystère est non pas ce que l'on ne comprendra jamais, mais ce que l'on n'aura jamais fini de comprendre".*
Le mystère ne nous est pas totalement caché, le christianisme n'est pas une religion ésotérique révélant des mystères magiques et surnaturels à des initiés. Le mystère est comme le tombeau vide : il va au-delà du voir, du toucher, du comprendre.

Le mystère, comme la foi, suppose l'acceptation que l'on ne peut pas tout voir, pas tout maîtriser, pas tout connaître.
Le mystère du christianisme est né non à la crèche, mais devant ce tombeau vide, devant lequel l'histoire s'arrête et où seule la foi peut entrer.

La théologienne Suzanne de Dietrich disait : *"La certitude de la résurrection fonde l'Église. Sans le fait de la résurrection, il n'y aurait jamais eu d'Église chrétienne"*
Sans la résurrection, qui résiste à l'explication et à la définition, il n'y aurait pas de foi, pas d'Églises. Le bon sens suffirait. Mais le bon sens ne fait pas une Église, ne fait pas germer l'espérance.

Dieu était là, et je ne le voyais pas
Il y a une quinzaine d'années, j'avais emprunté distraitement les lunettes d'un collègue. Elles étaient posées sur la table. Je les ai posées sur mon nez, pour m'amuser, pensant que j'allais voir tout flou.
Mais j'ai eu un choc ! C'était tout le contraire. Le monde m'est apparu beaucoup plus défini que je ne l'avais imaginé. J'ai regardé mon smartphone : je n'avais jamais vu des caractères aussi nets et finement tracés. Ma vue était défaillante et je ne le savais pas.
La foi dans le tombeau vide, dans la résurrection, n'est-ce pas un peu le même phénomène : si je les pose sur le bout de mon nez, cela sera comme un choc !
Comme Jacob à son réveil, je me dirais : **Certainement, Dieu est là, et je ne le savais pas ! » (Genèse 28,16)**
C'est ce qui va arriver à Marie avec le jardinier : Jésus était là et elle ne le voyait pas, et elle ne le reconnaissait pas. Tant son avenir lui paraissait brouillé, sa vie achevée.

Le corps du ressuscité
Il est remarquable de constater combien les sens sont à l'œuvre dans le récit.
Il y a la vue et l'absence de vue. Au début du chapitre, Pierre et l'autre disciple vont au tombeau. En approchant, sans entrer, ils "voient" les bandes et le linge à terre.

Pierre entre alors, suivi de "l'autre disciple" et il est dit "*il vit, et il crut*". Il vit quoi ? Il ne vit rien, il vit l'absence du corps.
Marie ensuite "vit Jésus debout". Elle le vit, mais elle ne le vit pas.
C'est la parole et l'ouïe qui lui font reconnaître Jésus.
Plus loin, Thomas verra aussi Jésus, l'entendra, mais il aura besoin de le toucher pour croire.

Ne me touche pas
Marie, quant à elle n'aura pas le droit de le toucher. Elle se voit mise à distance par cette phrase qui aura une grande postérité théologique : "ne me touche pas, noli me tangere. Les artistes ne bouderont pas leur plaisir non plus pour illustrer cette scène, peut-être, car fantasmeraient-ils le caractère sulfureux du moment, imaginant Jésus résister et repousser les assauts du désir de l'érotomane Marie-Madeleine.

Des théologiens plus convenus y verront l'application des lois juives de l'impureté. Une personne présentant des plaies ouvertes était considérée comme impure et pouvant par contact transmettre son impureté. Ils y verront aussi le respect des interdictions du contact avec un cadavre (Nombre 19, 13-14). Jésus était-il mort ? Était-il vivant ? Comme le chat quantique de Schrödinger ?
Si vous aviez pour projet de monter une petite secte à votre main, vous pourriez développer l'idée d'un Jésus quantique.

Blaise Pascal se référant au geste de Thomas qui suivra dans le chapitre suivant, dira : « *Il me semble que Jésus-Christ ne laisse toucher que ses plaies après sa résurrection. Noli me tangere. Il ne faut nous unir qu'à ses souffrances.* »

Je ne sais pas si le visiteur du salon de l'agriculture qui y rencontra Nicolas Sarkozy en 2008 avait conscience qu'il paraphrasait Jésus lorsqu'il dira au président : *« Ah non, touche-moi pas".*
Cependant la suite de la phrase plaide plutôt pour un plagiat non intentionnel, la citation complète était en effet *"Ah non, touche-moi pas… Tu me salis ».*
La tradition biblique n'a pas conservé la réponse de Marie à la mise à distance par Jésus, mais il est aussi assez peu probable qu'elle ait été de la teneur de celle du président français : *"Eh bah alors casse-toi, pauv'con !".*

La question du "toucher" est une préoccupation qui demeure sensible et signifiante aujourd'hui.
Depuis 2020 nous nous touchons beaucoup moins. Le corps de l'autre est devenu à risque.
La distance entre les corps s'est largement accrue, les contacts directs se sont réduits : moins de bises, moins de poignées de main, moins de toussotements à la face d'autrui.
Le mouvement #MeToo a participé à ce phénomène : les gestes trop tactiles sont devenus non seulement inappropriés, mais parfois perçus comme suspects, sinon agressifs.
Dans telle série américaine récente, je voyais un homme prendre une collègue par le bras pour l'inviter à le suivre à une réunion, puis l'accompagner en l'enlaçant par l'épaule. Ce geste qui serait passé jusqu'à y a peu pour de la simple proximité et chaleur humaine paraîtra aujourd'hui malséant, voire exprimera une attitude de domination.

On sait également combien, selon les cultures il peut y avoir des degrés dans la proximité convenable entre les corps. Au Japon, en Corée ou dans les pays du nord, on se tapera plus rarement fraternellement sur l'épaule, on s'approchera du corps de l'autre avec beaucoup plus de retenue que dans les pays latins ou orientaux. Si vous cherchez à vous assoir sur un banc déjà occupé par une personne, quelle est la distance avec celle-ci que vous choisirez d'établir ? Trop proche cela semblera indélicat, trop loin vous semblerez trop indifférent.

En cette saison de confirmation et à l'approche de celle des bénédictions de mariage, la question du toucher est une question qui pourra aussi préoccuper les pasteurs. Ceux-ci se répartissent en effet en deux "teams" distinctes : d'un côté la "team bénédiction avec toucher direct ", de l'autre, la team "bénédiction-wifi, sans contact cutané". Dans quel camp vous situez-vous ?
Dans l'Église catholique, je lisais récemment des débats semblables autour de la question *"peut-on encore se donner la main pendant le Notre Père ?".*

(Pour ceux qui voudraient approfondir ces questions, une historienne, Anne Vincent Buffault, spécialiste de l'histoire des sensibilités, s'y est beaucoup intéressée et a écrit un livre sur *"L'histoire des larmes"* et un second sur "*L'histoire sensible du toucher*").

Ces réflexions pourraient sembler nous avoir entraîné un peu en dehors de notre sujet et de la théologie. Pourtant, si on observe l'ensemble des évangiles, on sera étonné de noter combien le toucher était le mode opératoire normatif dans la plupart des miracles de guérison de Jésus :

- Avec le lépreux : "Jésus étendit la main, le toucha (haptomai), et dit : Je le veux, sois pur. Aussitôt il fut purifié de sa lèpre" (Matthieu 8,3)
- La belle-mère de Pierre : "Il toucha sa main, et la fièvre la quitta ; puis elle se leva, et le servit" (Matthieu 8, 15).
- Les deux aveugles : "il leur toucha les yeux, en disant : Qu'il vous soit fait selon votre foi" (Matthieu 9, 29)
- Les disciples effrayés lors de la Transfiguration "Mais Jésus, s'approchant, les toucha, et dit : Levez-vous, n'ayez pas peur !" (Matthieu 17,7)
- Des enfants : "On lui amena des petits enfants, afin qu'il les touchât" (Marc 10, 13)

Beaucoup cherchaient aussi à toucher Jésus, même contre son gré :

- Des malades à Génésareth : "Ils le prièrent de leur permettre seulement de toucher le bord de son vêtement. Et tous ceux qui le touchèrent furent guéris" (Matthieu 14, 36)
- La femme affectée par des pertes de sang : 'Et Jésus dit : Qui m'a touché ? Comme tous s'en défendaient, Pierre et ceux qui étaient avec lui dirent : Maître, la foule t'entoure et te presse, et tu dis : Qui m'a touché ?" (Luc 8, 45)

L'énumération pourrait être entre longue.
Le Jésus d'avant Pâques touchait beaucoup, presque systématiquement, le Jésus ressuscité ne touchera plus et ne se laissera plus toucher. Comme si sa corporéité était en transition. Marie ne le voyait plus vraiment, elle ne le touchera plus, il ne la touchera plus. Elle aura besoin de plus que ses oreilles et sa parole pour le voir.
Au chapitre 21 au moment du repas sur la rive, il n'est d'ailleurs pas dit explicitement qu'il mangea lui-même. Il invite les disciples à manger, il leur donnera pain et poisson, mais il n'est pas dit qu'il mangea lui-même.

Le récit est suffisamment fin et équivoque pour laisser ouverte cette question de la corporéité de Jésus. Parce que l'enjeu n'est probablement pas là, dans la réalité matérielle des événements.
Avec la résurrection nous sommes entrés dans une réalité renouvelée, qui dépasse les événements accessibles à l'histoire. Jésus, par la distance qu'il établit avec Marie inaugure une nouvelle forme de relation, post-résurrectionnelle.
Il n'est plus question de relation directe avec Jésus, qui a repris sa place auprès de Dieu. Le ressuscité est désormais le reflet du Dieu qu'il incarnait. Un Dieu dont, comme Icare qui voulait accéder au soleil, et comme cela fut dit à Moïse **"on ne peut pas voir la face, car l'homme ne peut le voir et vivre."** (Exode 33 ,20).
La parenthèse "Jésus", Dieu incarné au milieu des hommes s'est refermée. Une nouvelle histoire va s'ouvrir où ce sera la Parole et l'Esprit qui seront les nouveaux médias entre Dieu et les hommes et non plus vue et le toucher sensible.

Dieu s'était relevé par trois fois de son lit pour aller corriger la création. La première fut son réveil initial lors de la création, la seconde au moment du déluge, la troisième cette parenthèse Jésus.
Son intention depuis le début a toujours été de conduire l'humanité vers l'autonomie, non de jouer le rôle d'un parent possessif, empêchant son enfant de prendre son envol, ni de prolonger indéfiniment l'enfance de l'humanité en hébergeant un Tanguy qui refuserait de grandir.

Nous sommes désormais tous disciples
Les disciples ne pourront plus voir, ni toucher Jésus. Leur relation s'établira désormais sur un nouveau mode.
Privés du toucher et de la vue, il ne leur restait plus que 4 sens sur les 6 à notre disposition : la parole (prêchée ou échangée), l'écoute (de la parole de Dieu au travers de la parole brute biblique et prêchée), le goût (par les espèces sacramentelles) et le dernier, le 6e sens du chrétien, la foi, foi en une absence si présente. Comme nous finalement.

Nous sommes désormais à armes égales avec les disciples. Nous sommes comme Marie-Madeleine ,sourds et aveugles parfois désorientés, nous ressentons comme elle l'absence de Dieu, nous portons en nous tant de tombeaux dont personne ne nous a roulé la pierre et dont nous n'arrivons à nous détourner.
Peut-être n'osons-nous pas aller regarder en ces tombeaux, nous constaterions peut-être un matin que la pierre a déjà été roulée, et qu'ils sont vides. Et que la résurrection a inscrit la présence du Dieu éternel, dans le temps des hommes.

Ne me touche pas
Je suis et ne suis d'ici
Je sais comment tu m'aimes
Apprends désormais comment
Le plus proche le tout lointain
Tu l'aimeras
Pierre EMMANUEL, Évangéliaire, 1